

Orphelins, des sous-sols de l'État aux tréfonds d'une douleur' ...

Dès le petit matin, le métro voyage en mode compression. Docile, j'adopte le flux alerte des salariés parisiens et reprends enfin mon souffle à la station *Assemblée Nationale*. Je longe le bâtiment principal de notre vénérable institution républicaine, regrettant que le colloque ne s'y déroule pas. Il est vrai que les locaux consacrés à l'Assemblée débordent largement son îlot premier. De l'autre côté de l'avenue, de larges portes en verre offrent l'entrée désignée sur le carton d'invitation, plus exactement le sas d'entrée. Là, des panneaux invitent à prendre place dans la file et à attendre les contrôles d'usage. Le hasard me place derrière un pédopsychiatre et auteur bien connu des médias, le Pr Marcel Rufo. J'en profite pour échanger quelques mots avec lui. Assuré que sa notoriété le précède, il me parle en complice de ses activités médicales : l'Hôpital Salvator de Marseille, l'Espace méditerranéen de l'adolescence qu'il dirige, enfin son désir de retraite, bien méritée nous en convenons. Le portique de détection stoppe l'entretien et chacun va récupérer son badge d'admission en solo. La journée démarre bien. De quoi secouer le pessimisme qui grandit en moi depuis quelques mois ... Après tout, la venue d'une personnalité comme le Pr Rufo offre à la fois une légitimité à notre cause et, curiosité aidant, une possible visibilité à cette minorité de l'ombre : les enfants et adolescents orphelins de France. Qui sait si cette journée ne sera pas pour eux un événement ?

En ce 11 octobre 2011, la Fondation Ocirp organise un colloque à l'Assemblée nationale, à l'occasion de la sortie en librairie de l'ouvrage collectif, *Invisibles orphelins**. À la page 34, débute le chapitre dans lequel je présente la réalité socio-économique des jeunes familles endeuillées. Voilà pourquoi me voici en visite à Paris, invitée par la Fondation comme de nombreuses personnes, si j'en juge par la foule qui arrive. Une rumeur circule autour de moi : Claude Greff, secrétaire d'État chargée de la famille auprès de Roselyne Bachelot², serait attendue. Vraiment ce matin, tous les espoirs deviennent promesses ! L'État daignerait s'inquiéter de la peine des orphelins ... Pourtant, une chose me chiffonne. Pourquoi nous enterrer dans le troisième sous-sol ? Certes, un superbe amphithéâtre nous accueille, joliment lambrissé et fortement éclairé pour compenser le manque de lumière naturelle. De confortables fauteuils, rouge grenat, promettent quelques heures de bien-être. Toutefois, la sensation désagréable d'être reléguée à la cave assombrit mon optimisme renaissant. Claude Greff descendra-t-elle si bas ?

1 Pour les besoins de la narration, la chronologie des éléments racontés a été un peu *arrangée*. Toutefois, cela n'altère pas la vérité des faits.
2 Roselyne Bachelot est alors ministre des Solidarités et de la Cohésion sociale du gouvernement Fillon.

Les choses sérieuses commencent et un député de l'Isère, Georges Colombier³ nous souhaite la bienvenue. « *Et si nous parlions enfin et mieux des orphelins dans notre pays ?* »⁴ attaque-t-il d'emblée. Comment mieux entrer au cœur de notre sujet : reconnaître le sort des quelques 800 000 orphelins de France. La tâche est rude car il ne suffit pas d'ébranler le mur du silence. Encore faut-il briser de puissants tabous constitutifs de notre société, des tabous évidemment liés à nos peurs les plus intimes. Peut-on forcer l'esprit humain à franchir ses limites ? Admettons-le, le programme est vaste et ambitieux, presque utopique. Cela doit-il justifier la totale inertie ? « *Les orphelins ne constituent pas une préoccupation des pouvoirs publics et des élus. [...] oubliés et invisibles. Ils ne font l'objet d'aucune attention particulière* ». Un député – une voix – s'élève au cœur de l'État pour défendre notre minorité. Un murmure, direz-vous, qui ne risque guère de survivre aux tréfonds de notre sous-sol ! Nos applaudissements remercient tout de même Georges Colombier.

Le président de la Fondation Ocirp reprend alors la parole pour rappeler la mission de son organisme philanthropique : « *organiser, soutenir, piloter et parrainer des actions en faveur de ces jeunes, méconnus, invisibles et touchés par des difficultés très spécifiques* », les orphelins et avec eux, leur famille. Je relis leur devise, inscrite sur la pochette distribuée ce matin : « *Orphelin et inconnu, ça fait beaucoup. La Fondation d'entreprise Ocirp a trouvé que ça faisait trop* ». La formule interpelle. Mais malgré les moyens dont dispose la structure, elle manque d'écho.

Le programme annonce une *table ronde*, sur scène, pour ouvrir les débats. L'expression m'amuse car les intervenants s'alignent en combattants solitaires, face à nous. Sagement assis côte-à-côte, comment mèneront-ils leur face-à-face ? J'oublie que les invités sont aguerris à ce genre d'exercice, orchestré par une journaliste. Et puis entre Serge Moati, producteur et réalisateur bien connu, et le Pr Rufo, attendons-nous à entendre rebondir les répliques d'un fauteuil à l'autre. Je crois d'ailleurs que sans la légèreté de leurs réparties, l'ambiance serait vite devenue morose, voire déprimante. Après tout, le thème « *Comment le jeune orphelin peut-il se construire sans son père ou sans sa mère ?* » n'invite pas à la franche rigolade. Cet avenir problématique d'un l'enfant en situation de deuil parental servira à mettre en relief les enjeux d'une nécessaire reconnaissance sociétale.

Je n'ai pas retenu les deux heures et quelques de discussions. Je relis les notes prises sur le vif, forcément des réflexions partielles. À mes yeux, elles reflètent l'orphelin et ses ambiguïtés. Ainsi le Pr Rufo évoque la complicité avec son propre père « *comme s'il avait compensé par sa proximité*

3 Georges Colombier, député UMP de la 7ème circonscription de l'Isère, était également secrétaire des affaires sociales à l'Assemblée et soutenait les actions de la Favéc. Il avait déjà participé à la première journée mondiale de la veuve et de l'orphelin, le 23 juin 2011, pour laquelle s'est tenu un colloque franco-gabonais à l'Assemblée Nationale. Ce fut la seule et unique manifestation française sur le sujet. En 2012 et 2013, la journée passa totalement inaperçue en France.

4 Les citations sont extraites du colloque, dont le compte-rendu est téléchargeable sur le site de la Fondation Ocirp

avec moi l'absence de proximité avec son père décédé trop tôt ». Serge Moati lui réplique aussitôt que ses propres enfants « *n'en peuvent plus d'avoir un père orphelin !* ». Réparer une enfance brisée, fonder une famille à soi, exiger d'elle une montagne d'amour, voilà bien des réactions d'orphelin ! « *Je ne sais pas si je suis un bon père, mais je suis en tout cas fusionnel et omniprésent* » plaisante Serge Moati. Être père quand le sien a manqué, devenir mère quand la sienne fut absente ... un sacré défi pour un cœur orphelin. Un violent combat se déclenche alors entre le besoin d'un refuge amoureux, la méfiance et la peur. De sombres angoisses montent et assombrissent le bonheur. Serge Moati avoue douter de l'affection qu'il reçoit. La mérite-t-il ? Ne va-t-il pas tout perdre, de nouveau, brutalement ? Comment ne pas redouter un nouvel abandon ? L'orphelin vit au creux d'une déchirure initiale. Il connaît le néant de la mort, il a vécu la soudaine rupture, le choc de la révélation « *jamais plus tu ne reverras* ». Il porte en lui un cœur indécis, souvent insatisfait, partagé entre un immense besoin affectif et la peur d'aimer. Entre ces deux écueils, certains orphelins préfèrent la solitude ou multiplient des aventures qu'ils interrompent avant de s'attacher. Ils refusent de nouvelles déceptions, forcément insoutenables. À l'inverse, d'autres orphelins bâtissent rapidement un nid douillet. Mais ils passeront leur vie à le consolider, de peur qu'il ne s'ébranche ! Serge Moati souligne le côté fondateur des orphelins, des bâtisseurs confrontés au vide des fondations de la mémoire .

« *Il faut devenir orphelin pour mieux les comprendre et ne plus les repousser* ». Belle sentence, Mr Rufo ! C'est vrai, l'orphelin effraie les non-orphelins. Il figure l'ombre fatale qui met les vivants face à cette idée redoutable, impensable, la mort d'un jeune parent. Or notre société moderne porte la contradiction de la vie au plus haut point : la mort n'existe pas, elle ne peut pas exister. Nous évoluons dans l'idéologie du bonheur à tout prix, dans la consommation d'extase à tous les prix. Une société « *Bisounours* », selon l'expression du Pr Rufo. Une jeune famille endeuillée se voit alors isolée, placée en quarantaine. Elle incarne le malheur comme un risque de contagion. L'orphelin le ressentira ouvertement avec ses camarades qui le repoussent ou l'ignorent. Le voilà condamné à l'école de la différence et de l'indifférence, lui qui a tant besoin de réconfort. Les responsables de l'Éducation n'enseigne pas à accepter le deuil et la souffrance chez les enfants. Ils redoutent cet affrontement avec leurs élèves. Et pourtant, ce que vit un orphelin est avant tout une leçon de vie, d'humanité.

Pour échapper à cela, Serge Moati a menti toute son enfance. Il s'est inventé des parents formidables, fiers de leur fils, des super-héros qui ne meurent pas. Et puis un jour, un ami lui a dit, tout simplement : « *Ce n'est pas toi qui les as tué !* ». Avec cette phrase remplie de bon sens et de

compassion, le jeune Serge a compris la honte qui le poussait à dissimuler : il se jugeait coupable d'un double meurtre. Est-ce si exagéré de croire cela ? Écoutez plutôt : un jour d'école, un gentil camarade m'a asséné sa vérité : « *C'est bien fait pour toi si ta mère est morte !* ». J'ai baissé la tête, l'air de dire : « *T'as bien raison, Vincent !* ». Ma mère m'a abandonnée parce que je le méritais, toute méchante fille que je devais être avec elle. Aujourd'hui encore, une part sombre de moi-même s'écorche aux griffes de l'assassin que je fus. Sans doute ai-je manqué d'aide ! Serge Moati le déplore également. Nous n'avions pas de cellule psychologique pour nous expliquer ce qui nous arrivait. Nous n'avions d'ailleurs aucune réponse à nos questions. Nous n'étions que des *infans*, incapables de comprendre, face à des adultes eux-mêmes incapables de supporter la vérité. « *Toute mon enfance s'est emmurée dans le silence d'une mort, celle de ma mère. Quarante ans ont passé et je me demande toujours où trouver les clés qui me libéreront de cette prison douloureuse* ». Ainsi commence mon texte dans *Invisibles orphelins*, deux phrases qui me collent à la peau. À jamais, je resterai cette enfant de 3 ans à peine qui cherche sa mère brusquement disparue. « *L'orphelin a toujours l'âge de son deuil* », affirme Serge Moati. À quoi Marcel Rufo rétorque qu'un enfant ne fait jamais le deuil de son parent. Voilà un « *concept psychologique irréaliste* ». Tous les pédopsychiatres ne partagent pas cet avis.

Parvenus à la dernière demi-heure du débat, la journaliste invite à dépasser le seul traumatisme psychologique. Car un décès génère un séisme d'une amplitude insoupçonnée. Ses ondes de choc ébranlent durablement la situation sociale et financière d'une jeune famille, hypothéquant sérieusement l'avenir des enfants. Des démographes ont publié des études très sérieuses à ce sujet. Dans une grande majorité de cas, un père décède. Avec lui s'évapore la principale source de revenus d'un foyer socialement modeste. Les conditions pécuniaires deviennent difficiles pour la jeune mère et la famille s'appauvrit parfois dangereusement. En conséquence, les orphelins écourtent leurs études ce qui les pénalisera professionnellement. Le constat que je dresse est rapide, ne le croyez pas schématique. Il résume des risques fréquemment constatés. C'est pourquoi nous répétons, tant que nous le pouvons, dans les couloirs de l'État : « *Les familles endeuillées appartiennent aux catégories vulnérables, parfois en équilibre au bord du gouffre socio-économique* ». Alors, pourquoi ne plus défendre la veuve et ses orphelins ? De quel droit la société ne répond-elle plus à cette compassion essentielle ? La réponse souvent entendue rappelle que les ménages endeuillés ne sont pas les seuls à connaître de telles difficultés, que nous sommes en période de crise économique, que la vie est dure pour tous ... Sortirons-nous un jour de nos dilemmes ?

Presque 13 heures. Le débat se clôture, du moins pour aujourd'hui car le sujet est loin d'être épuisé. Les estomacs guident l'assemblée vers une montagne de petit fours et de coupes de champagne. Voilà de quoi reprendre goût à la vie !

Je retrouve des connaissances de la Favec. Entre deux bouchées, nous évoquons un projet d'enquête sur le vécu des orphelins à l'école. Le questionnaire est en cours de préparation et nous peaufinons la pertinence des questions. Mme Christiane Poirier, présidente de la Favec, doute que nous récoltions suffisamment de réponses : *« Regardez l'enquête orphelin que nous venons de publier. Nous avons multiplié les moyens pour la diffuser au niveau national. Le questionnaire était anonyme et destiné à tout orphelin, quel que soit son âge. Voyez les résultats. Nous avons exploité un millier de réponses. Juste un millier. Certes nos conclusions sont intéressantes et les témoignages significatifs. Mais c'est trop peu ! Cela manque de poids ! Comment imposer nos revendications aux pouvoirs publics ? Il va nous falloir du cran et de la stratégie persuasive ! »*. Mais la Favec semble ne jamais se décourager. Elle réfléchit désormais à des ateliers pour orphelins, organisés une fois par mois dans leurs locaux parisiens. Ce type de structure existe peu en France. Pourtant, ces lieux d'écoute et de paroles répondent à un réel besoin et apportent une aide précieuse aux enfants. Comment les étendre au niveau national ? Comment convaincre les responsables de l'enfance de leur nécessité ? Pourrions-nous compter sur les médias pour diffuser notre message ?

Malheureusement, une récente déconvenue avec TF1 nous fait douter du soutien médiatique. Deux jours de tournage et la promesse de passer au JT de 20h nous ont donné quelques semaines d'espoir. Enfin un éclairage influent dans notre combat pour la reconnaissance du veuvage précoce et de l'orphelinage ! Mais voilà, les spots se sont éteints avant même que nous n'entrions en scène. La journaliste, en charge du reportage, m'a appris hier que la production a refusé le sujet. *« Vous comprenez, un tel reportage, à une heure de grande audience, à l'heure où de jeunes familles s'apprêtent à dîner, après une journée de séparation, ce serait trop triste. Nous ne pouvons pas le diffuser au 20h. Nous sommes désolés »*. Point, et sans retour à la ligne. À la poubelle, le reportage ! Au rebut, les veuves et les orphelins ! Vous êtes trop tristes. Tenez-vous tranquillement dans l'ignorance des médias. Vous n'appartenez pas à la pluralité de l'information. Vous appartenez au monde du silence, au *Parlement des invisibles* ! Cette journée de colloque le prouve une fois de plus. Aucune couverture médiatique, pas de Claude Greff, ni autre secrétaire d'État. Rien ! Juste le troisième sous-sol. Il semble que notre cause tourne en rond, tel un serpent qui se mord la queue ... de rage probablement !

Trois petits fours plus loin et un verre d'orangeade à la main, je rejoins deux chercheurs en psychologie avec lesquels j'ai échangé par mails ces derniers mois. L'un enseigne à l'université de Lille 3 et l'autre est en doctorat à Strasbourg. Tous deux ont orienté leurs recherches sur les conséquences d'un deuil parental dans l'enfance et reçoivent une aide de la Fondation Ocirp. Au fil de notre discussion, nous constatons que nous sommes trois orphelins. « *Nous travaillons donc toujours sur la fracture de notre enfance ?* ». Finalement, peut-être n'y a-t-il que les orphelins pour venir en aide aux orphelins ? Devons-nous ériger une secte ?

« *Seriez-vous prêt à raconter votre histoire, à en témoigner ?* ». Cette idée me vient d'un coup. Après tout, notre époque se gave de télé-réalité. Raconter des vies d'orphelins attirerait l'attention sur eux, une solution pour progresser vers une reconnaissance sociétale. Ce serait marcher dans les pas de *Paroles d'orphelins*, publié par Serge Moati en 1998. Cet ouvrage, doublé d'un documentaire télévisé, retraçait le parcours douloureux d'orphelins absolus, ayant perdu père et mère, comme lui. Mon idée observerait plutôt la majorité orpheline en deuil d'un père, plus rarement d'une mère, un devenir qui inclue le veuvage du parent survivant. Mais avant même de poser des bases sérieuses à cette idée, je reçois une réponse directe « *Non !* ». Mes interlocuteurs tempèrent leur refus : « *Nous donnons beaucoup à cette cause, évidemment en toute conscience de nos motivations. Nous essayons de réparer ce qui nous a vidé d'une part de nous-même. Mais raconter notre histoire, il n'en est pas question !* ». Vous avez raison. On ne raconte pas cette douleur. Elle se vit de multiples façons, à de nombreuses occasions de l'existence ou simplement dans la mosaïque du quotidien. Comment partager le vide creusé en soi, le manque qui nous constitue ?

Le buffet se vide rapidement, et avec lui la foule des invités repus. J'opère le même mouvement de départ. Plus exactement, je remonte à la surface du monde, heureuse de revoir le ciel parisien, bleu en ce jour d'automne. J'éprouve surtout un besoin de calme. Chaque confrontation avec l'univers orphelin me laisse une sensation d'épuisement nerveux et d'amertume morale. Il me semble combattre des moulins à vent. En vain. Les forces face à nous sont redoutables et l'arme de nos actions ne suffit pas à les apitoyer. Et puis sans doute, mes rencontres mettent-elles à vif de mauvaises racines douloureusement plantées en moi.

Je m'accorde une pause dans un café et je téléphone à mes enfants rentrés du collège. Leurs voix, le récit de leur journée, la matière de leurs devoirs du soir me raccrochent au refuge de ma vie quotidienne. Je n'ai plus qu'une envie à cet instant : rejoindre mon nid familial pour ne plus en sortir !

Un parcours d'une dizaine d'années vers la communauté orpheline a puisé dans mes (faibles) ressources. J'ai donné la seule chose dont je me sentais capable : des mots. C'est peu ! Mais à chacun ses forces et ses limites !

Désormais d'autres sources d'écriture coulent en moi et m'invitent à les suivre ... Il faut un jour renaître à la lumière !